

La Guerre russo-japonaise

Franz Mehring

Source: «Le Mouvement socialiste», 6^e année, n° 134, 15 mars 1904, pp. 348-353.

Nos lecteurs nous sauront gré, au lendemain du Manifeste où le Conseil central exprime les sentiments du Parti a propos de la guerre actuelle, de leur donner ici l'article de la *Neue Zeit* où Franz Mehring expose la question au point de vue de la démocratie-socialiste allemande. Ce rapprochement marquera l'unité d'attitude du prolétariat international.

La guerre russo-japonaise est bien une guerre ! C'est dans cette phrase, en apparence simple et triviale, que se décharge la grande inquiétude de la bourgeoisie devant l'événement extraordinaire qui fait irruption dans le cercle de contentement satisfait dont elle s'était artificiellement entourée. Depuis longtemps, elle ne peut se débarrasser du sentiment instinctif qu'une véritable guerre donnerait nécessairement à toute sa souveraineté un coup irrémédiable, et elle s'était habituée à aimer mieux perdre lentement son sang par le système de la paix armée que d'arriver à la fin par le traitement héroïque plus rapide d'une guerre.

Chez le capitalisme japonais, jeune et vivace, cette méthode vieillotte de la bourgeoisie européenne ne s'est pas encore insinuée. Il faut du jeu à ses coudes et il veut le conquérir à coups d'épée, ce qui est la méthode du capitalisme tant qu'il sent dans ses membres le souffle du printemps et la circulation de la sève.

Le Japon a allègrement renversé les idées de la diplomatie russe, admirée dans l'Ancien Monde comme un modèle incomparable d'habileté, et porté en quelques jours à la puissance du Petit Père, devant laquelle toute l'Europe courbe l'échine, quelques coups dont elle ne se remettra pas si vite. On a donné aux Japonais le nom de « Prussiens de l'Orient » et l'on a cru par là leur dire une flatterie. Mais les Japonais ont tout lieu de repousser cette flatterie prétendue comme une grossière offense. S'ils étaient les « Prussiens de l'Orient », ils auraient laissé le Petit Père les mener par le bout du nez jusqu'à ce qu'il fût trop tard, comme d'ailleurs la diplomatie du tsar se le promettait ; en arrivant à temps à la parade contre cette fameuse diplomatie, ils ont montré qu'ils sont des politiques plus avisés que tous les héros nationaux de la Prusse, du vieux Frédéric à Bismarck.

Sur la « rupture perfide de la paix », dont le Petit Père se plaint d'autant plus amèrement que les premiers coups lui cuisent plus, inutile de perdre une parole. C'est comme si le loup qui, se ruant dans la bergerie, est rossé comme il convient, allait se plaindre d'une « rupture perfide de la paix ». Il n'importe pas d'ailleurs que le loup, en fin de compte, ait été seulement chassé à coups de dents par un autre loup qui veut entrer dans la bergerie aussi. Si les Japonais s'étaient laissé surprendre par les Russes, ils n'auraient fait également que se rendre ridicules s'ils s'étaient tragiquement posés en victimes d'une perfidie du tsar. Mais ils ont su agir plus habilement, et après tous les crimes monstrueux que la Russie, cet État de proie, a fait passer impurement, pas besoin de prendre le deuil sous le sac et la cendre lorsqu'il est une fois joué comme il le mérite.

Maintenant que l'incendie a éclaté, les grandes puissances vont essayer de l'isoler de toutes leurs forces. Leur bonne volonté de tenir la « plus stricte neutralité » ne fait pas le moindre doute ; chacune d'elles a assez de bonnes raisons pour ne pas fourrer le doigt dans ce pétrin, et surtout la bourgeoisie de tous les pays dans lesquels règne le mode de production capitaliste a le besoin pressante de se garder d'une conflagration générale Est-il en leur pouvoir d'arrêter la boule une fois en train de

rouler ? C'est une autre question. Les choses sont toujours plus puissantes que les hommes, et c'est en particulier le destin de la bourgeoisie moderne d'avoir depuis longtemps perdu la domination des forces qu'elle a déchaînées et qu'elle se flatte de gouverner comme un homme « maître chez lui ». Si la paix du monde ne résidait qu'en ses mains tremblantes, en dépit de son indubitable désir de la maintenir, elle serait fort mal garantie.

C'est avec d'autant plus d'énergie que le souci de la paix du monde doit incomber à la classe ouvrière.

Elle en a besoin pour des motifs tout autres que la bourgeoisie ; elle en a besoin pour le développement de sa civilisation, tandis que la bourgeoisie en a besoin pour maintenir sa barbarie. Aussi le prolétariat peut-il intervenir pour la paix avec une force tout autre que la bourgeoisie. Pour la classe ouvrière, l'exigence de la neutralité dans la guerre russo-japonaise n'est pas un but négatif provenant d'une crainte tremblante pour sa peau et sa bourse, mais bien un programme positif, assurant le progrès historique contre toutes les catastrophes dans lesquelles il pourrait être rompu par les spasmes convulsifs d'un monde agonisant.

Il s'ensuit que la politique de neutralité du prolétariat se différencie essentiellement de la politique de neutralité de la bourgeoisie. Autant la classe ouvrière a déclaré la guerre à la guerre, autant elle est éloignée des airs de flûte avec lesquelles les bourgeois, amis de la paix, s'endorment eux-mêmes. Elle sait que la guerre n'est pas une invention d'hommes méchants que des prédications onctueuses peuvent apprendre à mieux penser ; elle sait, au contraire, que tant qu'il y aura domination de classe, le sort des peuples reposera toujours dans les gonds des batailles.

Le Parti ouvrier révolutionnaire, par ses intérêts et ses principes, ne peut jamais avoir un intérêt *pour* la guerre, mais il n'en a qu'un intérêt plus grand *dans* les guerres qu'enfante de son sein toujours à nouveau le mode de production capitaliste, comme le montre justement la guerre russo-japonaise, qu'il doit enfanter même alors que les dirigeants de ce mode de production ne craignent rien tant que la guerre. Autant la classe ouvrière a peu affaire de s'enthousiasmer pour les belligérants japonais ou les belligérants russes, autant c'est chose peu indifférente pour le prolétariat que les Japonais ou les Russes soient vainqueurs. Au contraire, ce dénouement aura une influence extraordinairement profonde sur le mouvement ouvrier moderne. Le Japon est-il victorieux ? Le despotisme tsariste a reçu un coup mortel qui brisera son hégémonie sur l'Europe, déchaînera les forces de révolution dans le peuple russe et par là donnera au mouvement révolutionnaire en général une puissante impulsion. Est-ce au contraire la Russie qui triomphe ? L'hégémonie tsarienne est consolidée pour un temps illimité, de sorte qu'ou bien elle doit être brisée par une guerre mondiale exterminatrice ou bien elle barre pour longtemps le cours du développement révolutionnaire comme un bloc infranchissable.

Cet enchaînement des choses est de ceux que la classe ouvrière allemande, notamment, n'a pas le droit de perdre de vue, car il la touche de près. Elle ne doit pas un moment se laisser tromper sur le sens de la « plus stricte neutralité » annoncée au monde avec une dignité solennelle par le gouvernement et les classes dominantes. Certes, ils prennent la chose d'autant plus au sérieux qu'ils ne se soucient pas de se brûler les doigts aux vicissitudes incalculables d'une guerre, de même d'ailleurs que le despotisme tsariste a essayé d'empêcher l'explosion de la guerre et de mettre dedans les Japonais de la façon la plus pacifique. Mais les classes dominantes sont toujours très clairvoyantes sur leurs intérêts et aussi bien le gouvernement allemand que la bourgeoisie allemande feront tout ce qui est en leur pouvoir pour favoriser, sous le manteau de la neutralité officielle, la cause russe. La campagne de presse bat d'ores et déjà son plein, de la *Gazette universelle de l'Allemagne du Nord* jusqu'à la *Gazette de Francfort*. On essaie principalement de faire peur au bon philistin avec le « péril jaune », le fameux spectre de l'idée que, si nous n'élevons pas aujourd'hui le Petit Père sur le pavois comme le champion de la civilisation moderne, demain, les Japonais et les Chinois nous balayeront de la surface de la terre.

Quelque creuse que soit cette campagne de presse, le bourgeois allemand a déjà montré par trop de preuves par quels moyens à bon marché il se laisse duper pour qu'on ait le droit de la déprécier. La classe ouvrière a toutes les raisons de marcher contre, vigoureusement et à temps voulu. Qu'on se souvienne des conséquences fatales que le brave bourgeois s'est laissé imposer dans son enthousiasme pour l'annexion de l'Alsace-Lorraine, le moyen le plus sûr d'éterniser l'hégémonie tsarienne. Si la campagne démocratique de la presse officieuse continue quelques semaines ou quelques mois comme elle a commencé, la langue bourgeoise, aussi loin qu'elle résonne dans l'empire néo-allemand, célébrera le Petit Père comme le noble martyr que les brigands de race jaune ont traîtreusement attaqué et qui verse maintenant son sang pour tous les biens les plus sacrés de l'humanité. Et cela n'est pas sans importance, surtout pour la question de savoir si la torche de la guerre ne brillera pas quelque jour aussi en Allemagne.

C'est pourquoi les ouvriers allemands ne devraient pas hésiter à s'opposer immédiatement à cette campagne démagogique à ses débuts. Les femmes de Berlin ont déjà convoqué pour un de ces jours une grande réunion publique pour protester contre l'attitude cosaque du gouvernement, et il faut que cet exemple soit suivi partout en Allemagne. Avant tout, la presse ouvrière devrait entretenir dans les masses populaires une claire conscience de l'importance historique que la guerre russo-japonaise a, même pour le prolétariat allemand. La peur de la guerre chez la bourgeoisie est un garant très incertain de la paix, pour cette raison encore que le philistin, une fois affolé, se jette le plus facilement du monde dans les aventures les plus téméraires ; on n'a qu'à se rappeler avec quelle folie les épiciers de Paris criaient : *À Berlin !* en juillet 1870. La neutralité allemande ne sera assurée que si la classe ouvrière a soin de talonner sans cesse la politique cosaque du comte de Bulow !¹

C'est, comme toujours, la cause de la civilisation que, par sa politique, le prolétariat défend dans sa propre cause.

Berlin, 25 février 1904.

1 Chancelier de l'Empire allemand.